

Survivre

Survivre est le titre de la dernière parution de la *Petite bibliothèque de psychanalyse* aux Puf qui nous propose une réflexion passionnante où psychanalystes et anthro-pologues débattent des enjeux de la survie, dans un monde où la culture se heurte aux échecs répétés du processus civilisateur. Depuis la Shoah, qui place la survie comme situation ordinaire et générale de l'espèce humaine, faisant de l'Holocauste un fait de culture (Françoise Coblenze), jusqu'au drame des migrants et des réfugiés demandeurs d'asile, en passant par les génocides qui témoignent de la destructivité de l'homme. La survie serait-elle plus près des instincts que des pulsions ? Rien n'est moins sûr, tant l'instinct de survie de l'homme est dénaturé par lui, à l'image de sa capacité, unique parmi toutes les espèces, à s'autodétruire et à détruire son environnement. C'est alors plutôt le malaise dans la nature qui menace la culture d'effondrement. Quelle survie en effet devant une telle inaptitude de l'homme à l'auto-conservation, demande Jacques André ?

La survie paraît s'opposer à la mort, et pourtant elle y est intrinsèquement liée, tant elle en partagerait les mêmes logiques. Elle se paye au prix d'un affrontement et d'une confrontation perpétuelle à la mort dans une tension illimitée, un bras de fer jamais gagné, jamais perdu. Cette tension place celui qui sur-vit sur un fil dangereusement tendu au-dessus du vide, entre pulsion de vie et pulsion de mort, où c'est parfois de faire le mort qui permet d'échapper à la mort. Absent du vocabulaire freudien, le terme de « survie » n'est pas un concept psychanalytique. Par contre, on trouve dans l'œuvre de Winnicott la notion très importante de la survivance, celle de l'objet primaire aux pulsions destructrices du nourrisson. Ce concept a connu de larges développements par la suite : survivance de l'analyste, du cadre, survivance à la pulsion, à soi-même. Il n'est pas surprenant que cette notion apparaisse dans l'œuvre de celui qui a étudié tout au long de sa vie d'analyste la question de la détresse originale sous l'angle des agonies primitives et des angoisses irreprésentables. Ce sont des expériences traumatiques non inscrites laissant un blanc, un vide dans la psyché, où selon la belle formule de J-B. Pontalis « quelque chose a eu lieu qui n'a pas de lieu ».

Soit un travail du négatif chez ces patients agonisants. L'agonisant, ni mort ni vivant, ne parvient ni à mourir ni à rester pleinement en vie. Paradoxalement, avoir survécu à la mort ne libère pas de la menace de la mort, puisque cette survie suppose une économie psychique coûteuse, condamnant le plus souvent le survivant à survivre le reste de sa vie, à se survivre, voire à sur-vivre sa vie au péril de celle-ci. C'est sans doute ce qui fait que certains survivants de l'Holocauste finissent par se suicider, même après avoir témoigné, écrit, et vécu de nombreuses années encore.

La survie convoque inévitablement le rapport à la mort : les survivants sont des morts-vivants. Certes il s'agit de survivre aux morts, à nos morts, mais les morts aussi doivent survivre, notamment par une œuvre de sépulture, et nous-mêmes devons survivre à la certitude de notre propre mort comme si nous étions en sursis. La survie est-elle une vie en sursis ?

Si la survie évoque une « vie continuée », le verbe survivre inclut la dimension de la lutte, dans le fait de « persister », subsister », tandis que la survivance implique les notions de « reste » et de « vestige ». Ces différents aspects résonnent avec la métapsychologie : le point de vue économique par la subsistance de survie qui suppose une économie d'énergie, le point de vue dynamique par la lutte des forces en présence pour la vie et la mort, le point de vue topique par la création de restes, vestiges de la mort, souvent clivés ou enclavés dans le psychisme. Et enfin le point de vue temporel avec la notion d'après-coup : il s'agit bien de la question fondamentale de la continuité de l'existence qui serait postérieure à un événement qui en marque l'arrêt et constitue un tournant qui détermine un avant-après.

Toute la question est de pouvoir travailler dans et avec l'après-coup, celui qui permettra de

transformer la catastrophe en expérience. Il est dès lors autant question des restes de la survivance, des traces que la proximité de la mort a infligées, zones agoniques clivées, affects gelés, appelant un travail de figuration et d'inscription ; que de la survivance des restes, vestiges de la mort qui attestent de la vie et appellent un travail de mémoire et de remémoration.

La diversité des intervenants qui ont contribué à cet ouvrage, psychanalystes et anthropologues, permet d'offrir à la réflexion différentes figures de la survie, incarnées par les histoires singulières d'hommes et de femmes. Marie-Caroline Saglio-Yatzimirska nous parle de Zacaria, un homme peul de Guinée Conatry d'une quarantaine d'année, qui a été incarcéré et torturé dans son pays où il était opposant au régime totalitaire, puis réfugié demandeur d'asile en France, à la rue après un long périple et une traversée au péril de sa vie. Comment survivre à la torture, à la menace de mort ? Survivre dans la résistance, la fuite, l'exil... Mais comment survivre, encore, à la rue ? Nicole Minazio raconte la cure de Monsieur A., 60 ans, qui a été « caché » à l'âge de 3 ans pour échapper à la déportation, « abandonné » par ses parents militants et résistants, afin de le protéger. Quelle transmission de la destructivité de l'homme par les survivants de l'Holocauste à leurs enfants ? Comment survivent les descendants des victimes et des survivants de la Shoah ? La cure de Monsieur A. en passera par un travail de transformation pulsionnelle et identificatoire au sein d'un processus de représentation.

Manuella De Luca présente le cas d'Albert, un adolescent de 15 ans qui tente de survivre à la mort dramatique de sa mère en restant cloîtré dans sa chambre, tel un Hikikomori. Il cherche ainsi à conserver l'objet mort, en le maintenant en sur-vie, encrypté. Le traitement mélancolique de la perte fige les mouvements psychiques dans un temps suspendu, réduisant la vie au strict minimum de ses besoins. Il s'agit davantage de faire survivre sa mère morte plutôt que de pouvoir envisager de survivre à sa mère et se risquer à tout nouvel investissement, notamment dans le transfert. Le dégagement de cet enlisement mélancolique en passera par une autre claustration, imposée par l'hospitalisation.

Vincent Estellon montre comment l'écriture est ce qui permet à Romain Gary de survivre à l'amour maternel incestuel, en se créant des identités d'emprunt, des « doubles de survie », dans une dynamique d'auto-engendrement. Vivre en sur-régime serait une solution pour tenter de vivre par-dessus une vie déjà écrite par un autre que soi, tout en obéissant malgré tout à l'impératif de jouissance et de la réalisation d'un destin grandiose. Mais la fragilité de ce système de survie ne lui permet pas de rester en vie au bout du compte, car lorsqu'il est menacé dans son équilibre précaire l'écrivain se suicide. Enfin, Véronique Nahoum-Grappe évoque l'histoire de cette survivante du génocide des Tutsis du Rwanda, seule alors que sa famille a été exterminée, condamnée à vivre aux côtés de son bourreau, qui est aussi son voisin dans le village, et qui ne peut échanger avec lui qu'une stupeur partagée. La problématique des survivants à un génocide, dans l'après, est précisément et toujours celle de la survie psychique.

Survivre, mais à quel prix ? L'économie psychique du survivant obéit à une logique particulière où la pulsion de mort peut être une alliée, en tant que pulsion anarchiste, force de résistance (Nathalie Zaltzman). Ainsi il ne faut pas dénier la mort pour survivre, qui, par la délégation qu'elle opère peut libérer momentanément l'individu (N. Minazio). Mais l'équilibre est fragile car la délégation qui protège risque fort d'entraîner avec le retrait psychique la mise en suspens de la dynamique du désir (J. André). Le repli sur un narcissisme de survie est mortifère, il tend vers l'inexistence, le vide, l'indifférence. On assisterait alors à une désintrication de survie dont le prix est cher payé, celui du sacrifice du sexuel et de l'infantile, pourtant forces de vie. La solution la plus coûteuse mais efficace est sans doute la désaffection doublée d'une désobjectalisation.

Quel traitement analytique est possible face à cette redoutable économie psychique de survie ? Le risque de réaction thérapeutique négative est bien présent et nécessite de prendre la mesure des

risques encourus par le patient. Le retour d'éléments clivés, le dégel des affects, le contact avec une détresse infantile insupportable peuvent accentuer le repli narcissique. Car la survivance tient aussi sur un pacte de non-dit. Or la règle fondamentale du « tout dire » vient s'y opposer dangereusement, et confronter le patient au danger de « mourir de dire ». Le mouvement mélancolique risque de se renforcer. Le contre-transfert de l'analyste confronté à un tel travail du négatif est difficile, car le dégagement d'identifications aliénantes en passe par des répétitions et des mises en acte dans le transfert, où « la violence et la haine œuvrent en profondeur », comme en témoigne la cure de Monsieur A. (N. Minazio). Or l'analyste aussi doit survivre, tout comme l'analyse. Il faudra pour cela attendre et compter sur une mise en tension qui soit tolérable et non persécutoire pour le patient, entre la violence du retour de ce qui est clivé et le surgissement d'éléments transférentiels nouveaux. Cette autre traversée périlleuse est la seule capable de permettre au survivant de recommencer à vivre.